

Université l'Arbi Ben M'Hidi Oum El Bouaghi.

Faculté des Lettres et des Langues. Département de Langue Française.

Niveau : 1^{ère} année Master. Spécialité : Littérature générale et comparée. Groupe 02.

Enseignante : Dr. ATOUI Nour El Houda.

Module : Littérature maghrébine francophone.

Le roman marocain

Le roman marocain¹ suit un cheminement analogue à celui du roman algérien, se détachant graduellement de la tutelle française en développant son imaginaire propre et en instaurant des canons esthétiques qui correspondent à cette spécificité. La première voix à faire entendre cette « authenticité » est celle d'**Ahmed Sefrioui** (né en 1915) qui, comme d'autres romanciers maghrébins, écrit dans la foulée du roman ethnographique tout en se démarquant de la littérature coloniale par la dimension autobiographique de son œuvre et le recours à l'imaginaire du conte populaire. Son premier ouvrage publié est un recueil de nouvelles, *Le chapelet d'ambre* (1949), qui sera suivi du roman qui fera sa renommée, *La boîte à merveilles* (1954). Ces merveilles sont des souvenirs d'enfance dans la médina de Fès, au milieu des femmes, lors des fêtes, dans les souks et les rues animées, à l'école coranique. Comme *L'enfant noir* du Guinéen Camara Laye, ce roman a valu à l'auteur certaines critiques de la part de ceux qui comprenaient mal qu'un écrivain puisse créer un univers aussi merveilleux sans se préoccuper de l'environnement cruel de la colonisation. Il reste que ce merveilleux d'enfance permet à l'écrivain (et au lecteur) d'échapper au regard réifiant de l'Autre et d'ouvrir la voie à tous ceux qui souhaitent se faire entendre en tant que sujets de leur propre discours.

Plus prolifique, l'œuvre de **Driss Chraïbi** (né en 1926) enjambe plusieurs décennies et reflète en elle-même l'évolution du roman marocain qui passera rapidement de la critique du colonisateur à la critique d'une société présentée comme sclérosée dans ses institutions politiques, religieuses et sociales. Cependant, son œuvre transcende aussi la réalité de son pays, en évoquant la détresse des dépossédés où qu'ils soient et

¹ GHALEM, Nadia ; NDIAYE, Christiane. *Le Maghreb In : Introduction aux littératures francophones : Afrique · Caraïbe · Maghreb* [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2004 (généré le 01 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pum/10661>>. ISBN : 9791036502477.

quels qu'ils soient, femmes ou enfants, paysans ou travailleurs exploités, citoyens victimes des machinations du pouvoir, etc. Ingénieur-chimiste, il étudie également en neuropsychiatrie, fait de nombreux voyages en Europe où il pratique les métiers d'ingénieur et de journaliste. Auteur d'une quinzaine de romans, Chraïbi soulève la controverse dès son premier roman, *Le passé simple*, paru en 1954. Bien avant Boudjedra, Chraïbi fait scandale en créant cette satire mordante qui déclare la guerre au Père, dictateur à domicile qui incarne toutes les formes d'oppression et d'hypocrisie imputées à la société bourgeoise. Caricature du croyant, de l'autorité paternelle, contestation de la société marocaine, alors que d'autres estiment que l'heure est plutôt à la contestation du pouvoir colonial, Chraïbi fait figure d'avant-gardiste et entre ainsi sur la scène littéraire avec éclat. Il persiste dans cette voie avec *Les boucs* (1955), un des premiers romans de la francophonie à dénoncer la condition faite aux travailleurs immigrés en France, avec *La Civilisation, ma mère !...* (1972), roman « féministe » où la mère incarne « la » civilisation, version « revue et corrigée » des civilisations orientale et occidentale, émondées de leurs éléments déshumanisés et déshumanisants, et, plus récemment, avec une série de romans construits sur le modèle du roman policier. Dans *Une enquête au pays* (1981), sous la forme d'un suspense, Chraïbi décrit une société où le moins qu'on puisse dire c'est que l'arbitraire règne en maître ; le personnage principal de ce roman, l'inspecteur Ali, apparaîtra dans d'autres romans publiés en 1991 et 1995. Entre-temps, Chraïbi fait un « retour aux sources », jetant un regard plus conciliant sur la société traditionnelle. Son roman, *La mère du printemps* (1982), a connu un franc succès au Maghreb et même à l'étranger. Chraïbi y exprime toute la sensualité de la terre natale, tout en faisant l'apologie de la résistance au pouvoir abusif et au progrès mal conçu... tout cela sans jamais perdre l'humour tantôt grinçant, tantôt touchant (« humanisant ») qui fait le charme et est la marque distinctive de son œuvre.

Le roman marocain après l'indépendance

C'est au cours des années 1960 que le roman marocain prend son élan et donne toute sa mesure autour de l'effervescence créée par la revue *Souffles*. Parmi les plus audacieux des romanciers de cette mouvance, il faut citer **Mohammed Khaïr-Eddine** (1941-1995) qui excelle dans l'écriture de « romans-poèmes » comparables aux textes de Farès. *Agadir* (1967), *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un Bon*

Dieu (1968), *Moi l'aigre* (1970), *Le déterreur* (1973), *Une odeur de mantèque* (1976), etc. : autant de voyages dans l'espace du dedans que poursuivent des personnages aux prises avec leurs démons intérieurs et avec les mots. *Le déterreur* illustre admirablement la démarche de l'auteur et les visées des écrivains regroupés autour de la revue : mettant en scène un personnage délirant, figure récurrente dans les romans maghrébins de cette génération, ce roman se lit surtout comme un métalangage métaphorique où « le déterreur » du titre qui déterre des cadavres pour s'en nourrir est en fait la figure de l'écrivain qui se « régale » de « vieux mots », de « cadavres » discursifs pour créer une œuvre originale.

Cependant, le plus connu des écrivains de cette génération (et parmi les plus prolifiques des auteurs marocains qui s'expriment en français) est sans conteste **Tahar Ben Jelloun** (né en 1944), récipiendaire du prix Goncourt en 1987. Il est l'auteur d'une œuvre imposante en langue française qui compte aujourd'hui une trentaine d'ouvrages (romans, nouvelles, essais, recueils de poésie). Ces premiers textes, *Harrouda* (1973), *La réclusion solitaire* (1976), *Les amandiers sont morts de leurs blessures* (1976, poèmes) et *Moha le fou Moha le sage* (1978, prix des Bibliothécaires de France et de Radio-Monte-Carlo), se caractérisent par l'écriture éclatée et la fusion des genres pratiqués par bon nombre d'écrivains de cette époque du renouveau romanesque. Par la suite, plusieurs des romans et récits de Ben Jelloun reviendront vers une écriture qui renoue avec une certaine esthétique réaliste, sans pour autant écarter le fantastique ou le merveilleux, notamment *La nuit sacrée*, couronné du prix Goncourt. À travers le récit d'une jeune femme que son père déguise en homme pour s'assurer, après la naissance de sept filles, d'avoir au moins un héritier mâle, l'on assiste au destin intense, fascinant d'un personnage qui ne veut renoncer ni à l'espoir, ni surtout à l'essentiel : l'amitié. « *Seule l'amitié, le don total de l'âme, lumière absolue, lumière sur lumière où le corps est à peine visible. L'amitié est une grâce ; c'est ma religion, notre territoire ; seule l'amitié redonnera à votre corps son âme qui a été malmenée. Suivez votre cœur. Suivez l'émotion qui traverse votre sang* »², conseille le Consul, personnage aveugle, à Zahra, anciennement Ahmed, s'efforçant de retrouver sa féminité.

Ce roman illustre également le double héritage dont s'inspire Ben Jelloun, oral et écrit ; toute son œuvre comporte de multiples références aux contes, en particulier *Les*

² Tahar Ben Jelloun, *La nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1978, p. 173.

mille et une nuits, et à la tradition (écrite) coranique, que rappellent les titres mêmes de certains de ses romans : *La prière de l'absent* (1981), *La nuit sacrée*, *Les yeux baissés* (1991). Les thèmes autant que l'écriture de Ben Jelloun témoignent ainsi de l'interaction constante, dans la littérature maghrébine, de l'oral et de l'écrit, de la poésie et de la prose. Notons par ailleurs que Ben Jelloun a produit aussi une importante œuvre poétique réunie dans le volume *Poésies complètes*, publié en 1995. Et si les romans de Ben Jelloun sont peuplés de laissés-pour-compte, fous, mendiants, enfants orphelins, prostituées, infirmes, déshérités et autres marginaux, c'est qu'il est aussi un écrivain engagé à défendre les plus démunis ; il multiplie les appels en faveur des « hommes dépossédés de leurs racines », entre autres les immigrés et les Palestiniens. Dans ses essais, il milite contre le racisme. Il écrivait dans *The Literary Review* en 1982 : « *Ce qui nous manque le plus dans le monde arabe c'est une littérature de l'audace où l'écrivain puiserait dans sa mémoire immédiate, dans sa subjectivité rebelle, dans sa folie, même voilée, dissimulée dans ses rêves les plus indécents.* »³

S'il est difficile de résister au charme de l'écriture « benjellounienne » dans ses romans et de marquer des temps de réflexion devant ses essais, sa poésie, elle, semble exprimer la quintessence de la détresse et de l'espoir de la nation maghrébine et arabe. Citons encore un autre des écrivains marocains majeurs parmi les plus talentueux de ce courant de l'écriture « sans limites » : **Abdelkébir Khatibi**, né en 1938 à El Jadida. Il obtient son doctorat, en 1965, grâce à l'une des premières thèses sur le roman maghrébin. De 1966 à 1970, il dirige l'Institut de sociologie de Rabat. Lorsque l'Institut est fermé, il continue d'enseigner à la Faculté des lettres de Rabat. Il dirige également le *Bulletin économique et social du Maroc*, qui devient en 1987 *Signes du présent*. Voici ce que dit de son œuvre, Hassan Wahbi :

« De La Mémoire tatouée [1971] à Un Été à Stockholm [1990], du Lutteur de classe à la manière taoïste [1979] à Dédicace de l'année qui vient [1986], de Maghreb pluriel [1983] à Paradoxes du sionisme [1990], on constate chez Khatibi le retour — ou l'éternel retour — d'une forme ou d'une figure de sens : la première est liée à l'usage multiple des registres littéraires ; la seconde à l'exercice d'une pensée du charisme qui a son origine dans l'altérité historique, mais qui cherche à se constituer autrement pour former une pensée dialogique, une éthique et une esthétique du Divers : un usage personnel du monde.

³ Cité par Jean Déjeux, *Dictionnaire des auteurs de langue française, op. cit.*, p. 225.

Chaque texte de Khatibi manifeste ces deux qualités originelles et génératrices. »⁴

Le roman marocain depuis 1980

Comme en Algérie, plusieurs écrivains (notamment Dib, Kateb Yacine, Djébar, Boudjedra, Chraïbi et Ben Jelloun) ont produit une œuvre continue qui traverse plusieurs décennies, plusieurs courants esthétiques. Et comme ailleurs, une nouvelle génération se joindra à eux, assurant la relève et l'évolution de la littérature maghrébine.

Abdelhak Serhane (né en 1950) est écrivain et professeur, enseignant d'abord au Maroc, plus récemment aux États-Unis. Détenteur de deux doctorats d'État, en psychologie et en littérature française, il a également obtenu un doctorat de troisième cycle en psychologie. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Messaouda* (1984), *Les enfants des rues étroites* (1986), *Le soleil des obscurs* (1992), *Le deuil des chiens* (1998), un recueil de nouvelles, *Les prolétaires de la haine* (1995), et des recueils de poèmes, parmi lesquels : *Vivre poème* (1989), *Chant d'ortie* (1993), et *La nuit du secret* (1992). Dans la foulée de l'œuvre de Chraïbi et de Ben Jelloun, les romans de Serhane mettent à nouveau en scène le père tyrannique, violent et égoïste, et dénoncent le sort fait aux femmes, aux enfants et aux oubliés de la société. Victimes à la fois des hors-la-loi et des forces de l'ordre, les enfants de la rue y trouvent néanmoins l'amour et la liberté qui leur sont déniés au sein de la famille. Corruption, inégalités, misère sociale : la satire de Serhane ne manque pas de cibles dans la vie quotidienne d'une société qui n'a guère évolué depuis l'indépendance. Son écriture se situe cependant dans la mouvance d'un retour vers un certain réalisme qui se fait jour à travers le Maghreb dans les deux dernières décennies du XX^e siècle, ce qui n'exclut toutefois pas la fusion des genres. Ainsi, à travers théâtralisation, multiplication des voix narratives, récits enchâssés, oralité feinte et mimétisme du style des reportages journalistiques, les textes de Serhane se tiennent dans le juste milieu entre les tendances à l'esthétique très recherchée des écrivains des années 1960 et le goût actuel du public pour une littérature plus populaire.

Cependant, alors que chaque écrivain élabore certainement son imaginaire et son esthétique propre, l'on note qu'au Maroc le roman, depuis l'indépendance, est surtout un roman de critique sociale. C'est le cas aussi de l'œuvre d'**Edmond El Maleh** (né

⁴ Cité sur le site Web : <<http://www.limag.refer.org/textes/mamref/khatibi.htm>>.

en 1917), écrivain issu de la communauté juive marocaine, qui interroge l'origine et les conséquences de la rupture entre les communautés arabe et juive qui, pourtant, vivaient naguère en harmonie. Auteur de plusieurs romans, dont *Parcours immobile* (1980), *Aïlen ou la nuit du récit* (1983), *Mille ans un jour* (1986) et *Le retour d'Abou El Haki* (1991), El Maleh démystifie les idéologies qui prétendent apporter des solutions alors qu'elles aboutissent à l'oppression militaire et une violence insensée dont sont victimes hommes, femmes et enfants qui n'ont que faire de la langue de bois des arrivistes et idéologues des nationalismes de la confrontation. Chez El Maleh cette réflexion sur les faillites des régimes politiques prend toutefois une tonalité intimiste où se conjuguent autobiographie, philosophie et poésie. Comme le note Mdarhri-Alaoui, c'est à travers le prisme de la subjectivité, l'expression métaphorique et une écriture du monologue intérieur, qu'El Maleh donne à ses romans une dimension autoréflexive où l'écriture même apparaît comme ce lieu de refuge permettant à l'individu de se soustraire momentanément à la violence du quotidien⁵.

Le roman des années 1980 donne-t-il ainsi dans le postmodernisme ? Le mot est vite lancé. Certains ont tenté à plusieurs reprises d'y avoir recours pour situer l'œuvre d'un Kateb Yacine, un Khair-Eddine ou un Khatibi. N'oublions pas que le récit éclaté, la fusion de prose et poésie, d'oralité et écriture, la réflexion philosophie et métaphysique, voix désincarnées et références au Livre ont des racines bien plus anciennes au Maghreb : tout cela existe déjà dans la tradition coranique arabo-musulmane dont se nourrit aussi l'œuvre d'El Maleh qui ne manque pas de rendre hommage à la tradition musulmane du savoir (notamment dans *Le retour d'Abou El Haki*) dans son apologie d'une société « transculturelle » où les différences puissent se côtoyer sans s'exclure.

⁵ Voir Abdallah Mdarhri-Alaoui, « Nouvelles tendances : Edmond Amrane El Maleh et Abdelhak Serhane » (...)